## CINÉMA

## ÉPITAPHE FAMILIALE

Le spectre du regretté peintre Edmund Alleyn se trouve au cœur de L'atelier de mon père, un documentaire mûri pendant plusieurs années par sa fille réalisatrice. Rencontre avec Jennifer Alleyn, une femme qui vit enfin dans le présent.

MARTIN GIGNAC

otre documentaire est une lettre au père, un hymne à la peinture et un retour sur le Québec moderne. Il est facile

de s'égarer? Je ne sais pas. C'est vrai que c'est assez touffu, mais il y a eu tout ça dans la vie de mon père. J'effleure seulement les périodes de peinture, ce qui donnera peut-être envie aux gens d'aller au musée et de voir des tableaux. Je n'ai pas voulu me fermer de portes, je me suis laissée porter par le voyage.

C'est une œuvre personnelle, presque privée. Comment cela peut intéresser un large public? J'ai fait ce film pour que n'importe qui puisse y entrer. Ce n'est pas destiné aux spécialistes d'art et je ne voulais pas que ça soit élitiste. Je me suis un peu servie de l'existence de mon père pour me questionner sur ce qu'on a le temps de faire dans une vie, pour déterminer ce que signifient les traces qu'on laisse. J'espère que ça va toucher les gens.

L'essai a dû rouvrir des plaies... C'est une traversée. Mais je pense que c'était la meilleure façon de lui dire au revoir et de lui dire que je l'aimais... Puisqu'il est décédé en 2004, cela m'a permis d'être



avec lui pendant ces trois dernières années. La rupture a été moins radicale. Comment trouve-t-on le juste milieu entre la glorification sentimentale et le règlement de comptes? J'ai eu la chance de bien quitter mon père. Et il y a eu du recul. Si J'avais fait ce film il y a 10 ans, cela aurait été bien différent. Il aurait été vivant... C'est plutôt un dialogue posthume et je me sentais très sereine.

Pendant le processus de création, vous avez eu un fils qui a maintenant cinq ans. Cela a dû modifier pas mal de choses... Oui. Il va pouvoir connaître son grand-père grâce à ce projet-là. Mais c'est surtout mon rapport au travail qui a changé. J'ai mieux compris ce que ça pouvait présenter pour mon père d'avoir sa petite fille. Le week-end, je le regardais peindre et tout. Maintenant, je fais la même chose. Mon fils me voit écrire, il me demande le matin si je pars en tournage. Quand j'étais jeune, il y avait parfois des manques. Là, je comprends mieux ces absences.

Et que va-t-il arriver à l'atelier de votre père? Je l'ai loué à un autre artiste qui va continuer à travailler, à produire. La vocation du lieu se conserve et se perpétue.

## LES LIEUX DES CRIMES

Cela aurait pu verser dans l'idéalisation à outrance ou le règlement de comptes. Lorsqu'une fille réalise un documentaire sur ses proches, des détails saugrenus peuvent ressortir du placard. Ce n'est pourtant pas le cas du joli et sensible documentaire L'atelier de mon père.

Le paternel en question est Edmund Alleyn, un peintre québécois né d'une famille anglaise dans les années 1930. De ses expositions au Canada, aux États-Unis et en Europe, son désir le plus ardent était de ne pas se faire enfermer dans une seule case de création. De retour à Montréal après un exode de 15 années en France, il continue à décrire le quotidien sur des toiles jusqu'à l'année de sa mort en 2004.

En novembre 2001, sa fille Jennifer décide de le filmer en l'alimentant de questions sur la vie, l'art et le passage du temps. Cette matière première prend peu à peu forme et, après de nombreux détours vers des courts métrages variés et réussis, *L'atelier de mon père* apparaît finalement en orbite.

Il s'agit bien entendu d'une œuvre intimiste. La cinéaste ne force pas le trait, elle filme sobrement son père sans artifice. Sa mise en scène colle le plus possible à son sujet, se refusant ardemment à prendre le dessus. La caméra n'est qu'un outil pour transformer la peinture en matière vivante et les mots en réminiscences immédiates.

Son essai ressemble à cette fameuse caverne d'Ali Baba où les joyaux se côtoient. Une parole renvoie à une ingénieuse métaphore visuelle, un dessin à un moment clé d'une existence qui devient palpable grâce aux témoignages d'amis proches ou éloignés. De facture chronologique, le documentaire joue des ellipses, illustrant les imbroglios sur l'abstraction au moyen d'étonnantes archives avec Judith Jasmin tout en s'attardant à ce Québec qui embrasse sa modernité.

Telle une lettre personnelle qui atteint un plus large public grâce à ses thèmes universels, l'ouvrage observe sans juger. Un mémento à chérir. (MG) ★

> **L'atelier de mon père** de Jennifer Alleyn. Durée: 1h22